



# Les îles mystérieuses de la mer d'Andaman



L'archipel birman des Mergui a longtemps été interdit aux étrangers. Aujourd'hui, cette constellation de 800 îlots, l'une des dernières *terrae incognitae* du globe, s'entrouvre. Enfin ou hélas ?

PAR LOÏC GRASSET (TEXTE) ET DAVID VAN DRIESSCHE (PHOTOS)

Ce décor de forêt primaire et de rocs granitiques est typique de l'île de Nga Khin Nyo Gyee, appelée Boulder Island au temps de l'Empire britannique. Depuis une décennie, les autorités birmanes renomment les îlots.

Les criques  
immaculées sont  
une invitation à  
la robinsonnade



Sable éblouissant, eaux limpides... Cette baie de Nga Khin Nyo Gye est un rêve de naufragé. Mais rares sont ceux qui ont pu accoster : chaque année, seuls 3 000 touristes sont autorisés à faire une croisière dans les Mergui.

Arrosée de  
mousson la moitié  
de l'année, la  
mangrove règne



A marée basse se révèlent  
des plages bien souvent  
inaccessibles par la terre.  
Quasiment aucune route n'a été  
tracée dans la forêt tropicale  
qui enrobe les îles Mergui  
d'une inextricable coiffe verte.

Pour les – rares –  
insulaires, les  
lagunes sont une  
corne d'abondance



Ces pêcheurs voguent aux  
abords de Nga Mann en quête  
de calamars. Plus vaste que  
la Belgique, l'archipel compte  
moins de 10 000 habitants,  
qui vivent surtout des  
richesses sous-marines.



Courants scélérats,  
cartes lacunaires...  
Naviguer ici est un défi



L'ancre a été jetée à moins d'un mille nautique de l'île dite 115, appellation curieuse dont nul ne connaît vraiment la signification. La référence probable à une cote d'altitude, mais qui sonne comme le théâtre d'une bataille oubliée de la Seconde Guerre mondiale. Les flots cristallins alternent entre le lapis-lazuli et l'aigue-marine. Le soleil mourant crée au fond de la mer des ombres mouvantes, des losanges qui ondulent et calamistrent le sable et les coraux. Pour Aung Myo Hlaing, 36 ans, mafflu, la moue rieuse, les hanches ceintes d'un *longyi*, la tenue traditionnelle birmane aux damiers chamarrés, c'est l'heure de s'offrir son premier *che-root* de la journée, un cigare olivâtre à base de feuilles de maïs séchées puis assemblées au riz gluant. Une odeur âcre et sucrée s'empare de la cabine du capitaine du *Sea Gypsy*, un ancien vraquier réaménagé en bateau de croisière. Voilà quinze ans que, chaque jour que Bouddha fait, Aung Myo Hlaing pilote des bateaux ici, dans l'archipel birman des Mergui. Et chaque trajet n'est toujours que frousse et souffrance. Car la mer n'est pas, comme partout ailleurs, connue et cadastrée dans ses moindres moutonnements. Les cartes marines les plus précises datent de l'Empire colonial britannique. Et les écrans des GPS restent muets, faute de données collectées. Enigmatiques, imprévisibles et menteuses, les eaux des Mergui exigent une attention de tous les instants. «On navigue à vue et au métier, explique Aung Myo Hlaing. Les marées sont traîtresses et les courants scélérats nous dressent vers les récifs. Souvent, un rocher inattendu s'invite au milieu d'un chenal, et je mouille parfois dans des lieux qui, à en croire les cartes, sont situés au cœur d'une... île !»

Ainsi vont les Mergui, ces 800 îles disséminées au large de la côte sud-ouest du Myanmar. La légende raconte que, voilà bien des lunes, un dieu espiègle a jeté sur ces flots d'une limpidité irréaliste des poignées de galets. De ce geste fondateur subsisterait cette constellation de roches calcaires qui

saupoudrent la mer d'Andaman sur 36 000 kilomètres carrés. Ebouffées de jungle, elles surgissent des eaux, avec leurs à-pics moussus festonnés de plages ivoire où piaillent des calaos à gorge claire et des pigeons de Nicobar, et planent, majestueux, des aigles de Wallace. Et elles forment autant de silhouettes fantastiques, ici la dossière bombée d'une tortue (Nyaung Wee), là le museau arrondi d'un requin (Shark Island) ou plus loin, englouti sous la végétation, un improbable fer à cheval (Lampi)... Toujours imprécisément cartographiés, peuplés d'environ 7 500 à 10 000 personnes seulement (il n'y a jamais eu de recensement), ces confettis gardent leur aura de mystère. Les puissances possédantes successives, souverains siamois d'Ayutthaya (du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle), Couronne britannique (de 1824 à 1948) puis autorités birmanes (depuis 1948, année de l'indépendance du pays), ont délaissé l'archipel. Pire, l'ont interdit aux étrangers. Ce n'est qu'en 1997 que les premières autorisations d'y mouiller furent délivrées. Au compte-gouttes. De nos jours encore, celui qui y met le cap se sent comme un explorateur.

«Lors de mon premier périple, j'ai convoyé deux Birmans, un biologiste spécialiste du plancton et un officiel du ministère la Pêche : ils n'étaient jamais venus, faute de budget, et nous nous sentions l'âme de découvreurs», confirme le Suisse Luca Schuelli, rencontré à Ao-Koei, une plage isolée du sud de la Thaïlande. Avec son catamaran

Les bateaux de croisière sillonnent l'archipel depuis le port de Kawthaung, dont on devine la silhouette au fond. Malgré la proximité du continent, les Mergui ont été peu cartographiées. Certaines îles sont même inexplorées.

Sea Nomad, cet homme, qui n'était encore, il y a deux décennies, qu'un apprenti voyageur, avait à l'époque obtenu la «licence numéro 3» pour embarquer chaque année une poignée de privilégiés – ou d'inconscients ? – vers les Mergui. Sans trop savoir à quoi s'attendre. La littérature sur cet archipel est mince. Pour aller plus loin que la connaissance de son autre appellation – Myeik, du nom d'un gros bourg littoral, ancien repère de flibustiers –, il faut se rendre à Bangkok, en Thaïlande, dans les locaux en palissandre et autres bois rares de la Siam Society (une académie royale qui promeut l'histoire et les sciences dans la région). Là, on consulte, avec des gants blancs, des éditions rares de l'encyclopédie *British Burma Gazetteer* ou des grimoires relatant les voyages de marchands vénitiens comme Nicolò de' Conti (v. 1395-1469), d'érudits persans tels Abd-al-Razzāq de Samarcande (1413-1482) et d'évangélistes éconduits. Ils s'attardent peu sur les Mergui, leur préférant Tenasserim, la capitale continentale de la région et ville étape de la route de la soie. Mais évoquent des paysages venus d'ailleurs, une nature inviolée et des peuples étranges, plus fuyants que les vents.

Lors de son premier voyage en 1997, Luca Schuelli a découvert, tout aussi ébahi, une mer de non-droit, sillonnée par des chalutiers thaïlandais clandestins où avaient été embarqués de force des moussaillons birmans. Le Suisse vit aussi de nombreux militaires censés asseoir l'autorité ●●●



UN HAVRE POUR  
LA FAUNE ET LA FLORE

**Etendue** Dispersés dans la mer d'Andaman, ces 800 îles et îlots s'étirent sur 600 km du nord au sud et couvrent une zone de 36 000 km<sup>2</sup> (soit trois fois la superficie du Nord-Pas-de-Calais).  
**Population** Entre 7 500 et 10 000 habitants, dont environ 1 600 Moken et 1 500 métis moken-birmans (pas de recensement).  
**Langue** Le birman, officiellement, même si nombre d'habitants parlent le moken.

**Biodiversité** Aucune étude globale. D'après l'Unesco, les eaux de l'archipel recèlent la majorité des récifs coralliens du Myanmar, ainsi que les herbiers marins et mangroves les mieux préservés. Et cet écosystème d'une intégrité exceptionnelle abrite nombre d'espèces menacées : pangolin de Malaisie, marsouin aptère, dugong, loutre cendrée, macaque à queue de cochon, calao à gorge claire, tortue luth...



Nombre d'espèces rares ou menacées ont déjà été observées dans la forêt vierge (ci-contre, un passereau typique de l'Asie du Sud-Est). Mais faute d'inventaire de la faune et de la flore, les trésors des Mergui restent méconnus.



## Ces terres sont le fief des Moken, des chasseurs-cueilleurs armés de harpons

●●● birmane sur ces cailloux, mais désabusés car oubliés des patrouilles de ravitaillement et qui, pour survivre, pêchaient à la dynamite. Il devina enfin des îles impénétrables tant la jungle, à fleur de mer, y était dense avec, parfois, sur un rivage, le fumet du brasier d'un braconnier qui s'était fait un barbecue de biche naine ou de macaque. Le Far West en somme, mais en version tropicale.

Depuis, le Myanmar a certes repris en main son archipel, mais les Mergui restent l'un des lieux les moins fréquentés d'Asie, voire de la planète. A l'exception des touristes qui viennent y caboter à la journée depuis la Thaïlande, à peine 3 000 voyageurs par an explorent vraiment l'archipel. Des voyageurs plutôt fortunés – l'expédition de quatre à cinq jours coûte entre 1 100 et 1 500 euros. «Tous sont soumis à un cahier des charges très strict, avec un permis spécial fastidieux à obtenir», explique le Norvégien Bjorn Buchard, fondateur de l'agence Moby Dick, l'un des rares (moins de dix) opérateurs habilités par les autorités. Chaque visiteur étranger est ainsi assigné à une île ou à un groupe d'îles bien précis. Hors de question qu'il se laisse porter où le vent le mène.

Il est pourtant des hommes qui voguent ici à loisir depuis longtemps, bien avant l'arrivée des Birmans. Des nomades de la mer qui n'ont pas de notion de frontières, ni même souvent de nationalité (même si une loi birmane de 1982, la Citizenship Law, leur permet de ne plus être apatrides) : les Moken. Ce peuple a fait des Mergui son fief depuis 3 500 ans. «Longtemps, ils ont été seuls sur cet archipel : c'est leur territoire, insiste Jacques Ivanoff, 69 ans, ethnologue français chargé de recherche au CNRS et qui a fait de l'étude des Moken l'œuvre de sa vie. Ils connaissent le moindre rocher, ressac, point d'eau douce ou bout de mangrove de ces îles.» L'origine des Moken puise sa source dans une légende ancienne, celle de Gaman, un riche marchand malais, et de son épouse, la reine indigène Sibian. Les jeux de l'amour ont voulu que Gaman s'éprenne de sa jeune belle-sœur, Kèn. Ivre de courroux, Sibian, la femme bafouée, décréta alors deux malédictions pour ●●●

●●● Kèn et ses proches : l'interdiction à tout jamais de s'installer sur la terre ferme et l'obligation d'habiter de grands bateaux à la coque échançrée, les *kabang*. Ainsi naquit le nom «Moken» : de l'acte de jeter («mo») une sœur («kèn») à la mer.

Depuis ces temps immémoriaux, les Moken vivent en symbiose avec l'océan. Avec une équitable répartition des tâches : aux hommes, le harponnage des raies et l'hameçonnage des calmars, aux femmes, la collecte des concombres de mer et des coquillages. L'année pour eux se divise en deux, entre la période sèche (*takon meluy*, de novembre à avril) où ils écument les eaux de la Thaïlande et de la Birmanie, et la période humide (*takon balant*, de mai à octobre), où ils mouillent dans une anse protégée des iles tropicales. Mais quelle que soit la saison, ils savent anticiper les moindres grains ou les tempêtes les plus violentes (en 2004, le tsunami qui a ravagé l'Asie du Sud-Est a fait moins de dix victimes chez les Moken). Les enfants, à peine nés, sont plongés dans les flots opalins. Et à force de grandir et évoluer ainsi dans l'eau, tous jouissent d'une ouïe et d'une acuité visuelle sous-marines quasi surnaturelles...

Prenant la succession de son père Pierre, disparu tragiquement en 1974 et qui le premier, dans les années 1950, a partagé la vie des Moken, Jacques Ivanoff sillonne les Mergui depuis bientôt quarante ans et a appris à parler leur langue vernaculaire. Il résume les grands principes de vie de ces chasseurs-cueilleurs équipés de harpons et d'herminettes : transmission orale (pas d'alphabet ni d'écriture), animisme et chamanisme, strict égalitarisme, non-violence, absence de compétition, «dissimulation» (un néologisme qui mêle «dissimulation» et «dissémination», pour caractériser leur propension à s'éparpiller un peu partout et à se cacher dès qu'ils aperçoivent un étranger) ... Praticant une sorte de pauvreté choisie, les Moken refusent l'argent. Un système ingénieux leur permet d'échanger, sans devises, les produits de leur chasse ou de leur pêche contre de la nourriture, des vêtements et autres articles de première nécessité. «Ils passent par un agent intermédiaire, souvent un commerçant malais ou chinois, le *taukay*, qui se charge de vendre et acheter pour eux selon leurs besoins», explique Jacques Ivanoff.

Cet équilibre plurimillénaire a pris fin brutalement, au milieu des années 2000, quand les autorités ont repris en main l'archipel et ont commencé à le peupler et à l'exploiter, créant bases militaires, zones de pêche, hôtels, réserves... Lassés de voir



Des récifs aux couleurs sidérantes, qui grouillent de vie... L'abondance et la bonne santé du corail épate les scientifiques – même si le réchauffement climatique commence aussi à faire son effet ici.

leur espace naturel dévoré par les colons birmans, les Moken abandonnèrent leurs *kabang* et brièrent l'oukase originel de la reine Sibian pour se sédentariser. D'après Jacques Ivanoff, ils ne seraient plus aujourd'hui dans les Mergui que 1 600 (sans doute 3 000 si on compte les métissages), contre environ 5 000 au XIX<sup>e</sup> siècle, et tous vivent désormais sur la terre ferme, dans des villages de pêcheurs birmans. Comme Jar Lann, un hameau de 300 habitants, situé sur l'île du même nom. Dans cette baie ourlée de jungle émeraude se dressent quelques maisons sur pilotis, planches en bois clouées à la va-vite et surmontées de tôle ondulée rubigineuse. Pas de portes, mais des fenêtres ouvertes aux quatre vents. Ici habite la jeune Po Wan, avec ses deux enfants de 3 et 5 ans

tout au plus, un garçon et une fille, Dan Lan et Mee Nan [traductions en birman de leurs prénoms moken]. Il y a aussi la grand-mère aux cheveux de paille de fer, A Liyan, qui tourne ostensiblement le dos aux visiteurs. «Toujours apeurée par l'étranger», s'excuse sa fille, vénusté à la peau bistre. Dans leur chez-eux, aucun meuble, juste des nattes en rotin posées à fleur de sol et une marmite en fer-blanc qui siffle sur un brasero, où cuisent quelques nouilles lyophilisées. Les enfants n'ont pas de jouet et, pour tout vêtements, deux t-shirts rapiécés et un short chacun. «Les hommes ne ramènent plus trop de calmars en ce moment, alors on n'a rien à troquer», avoue Po Wan en tirant compulsivement sur un *cheerot*. Quel âge ont-ils ? Depuis combien

de temps vivent-ils là ? Po Wan l'ignore. Chez les Moken, on est fâché avec les chiffres. Et à quoi bon compter le temps qui s'égrène. L'école ? Po Wan n'y envoie pas ses enfants. «Ils parlent moken, pas birman, tranche-t-elle. Le plus important pour eux est d'apprendre à nager, pêcher, chasser.» Contrairement à sa voisine, Dan A Lay, elle refuse de se convertir au bouddhisme et de se soumettre au diktat d'un moine prosélyte installé à Jar Lann et qui contingente son aide alimentaire à l'amour de Bouddha. A Jar Lann, en quatre ans, le nombre de membres de la communauté moken a chuté de 300 à une centaine. Comme beaucoup, Po Wan pense que les Birmans leur ont «volé les clés du paradis» et songe à partir.

Vers l'île de Bo Cho, par exemple, à cinq heures de navigation en direction du nord. Là, dans une anse d'albâtre perlée de cocotiers, face aux frondaisons baroques de la réserve de Lampi, le seul parc national marin du Myanmar, fondé en 1996, vit une importante communauté de Moken ●●●



Incroyable spectacle que cet homme de l'ethnie moken qui plonge, lance à la main, pour pêcher. Traditionnellement, ce peuple de marins hors pair vit en mer, sur un bateau appelé kabang.

●●● (320 sur 700 à 800 habitants au total), qui songent à renouer avec leur mode de vie traditionnel. «Quand ils se sont repliés sur la terre ferme, on aurait pu penser qu'ils avaient renoncé pour toujours au nomadisme, explique Maxime Boutry, spécialiste de l'Asie du Sud-Est associé au CNRS et venu spécialement à Bo Cho pour inaugurer, à l'initiative de Jacques Ivanoff et de l'ONG environnementale italienne Oikos, une exposition sur les Moken. En fait, il s'agit juste d'une période de transition : ils cherchent des clés pour se réinventer tout en restant fidèle à leur singularité et à leurs racines.»

Visage de madone orientale fileté de ridules, Ma New a fui le ciel scintillant et la touffeur de l'après-midi pour l'ombre des pilotis. A ses côtés, son fils fait un somme dans un berceau en paille. «Malgré les métissages et les Birmans qui veulent nous imposer leur langue, leur culture et leur religion, nous gardons notre âme et nos rites. Et nous continuerons de transmettre notre savoir et nos traditions à nos enfants», assure-t-elle, en chuchotant une comptine au nourrisson. Chaque année en avril, à Bo Cho, lors de la cérémonie des «poteaux aux esprits» qui marque le passage à la saison des

~~~~~  
La jungle est si  
dense qu'il faut dix  
heures pour  
parcourir un mile  
~~~~~

pluies, la communauté vient chanter et prier avec le chaman. Même à terre, la vie des Moken s'égrène autour d'activités traditionnelles. Comme la collecte des ignames sur l'estran à marée basse et la pêche aux calamars en flottilles, non plus sur des kabang, certes, mais sur des barquettes monoplaces. Des biens échangés ensuite contre du riz ou du diesel pour les petits bateaux à moteur auprès du tokay. Le dessein suprême restant, bien sûr, de reconstruire des kabang et de reprendre le nomadisme.

Ce ne sera pas chose aisée. L'horizon des Moken s'est restreint. L'île de Lampi, leur jardin d'abondance avec ses sangliers, ses biches naines, sa mangrove inextricable et ses criques enchantées, leur est interdite depuis la création du parc national. Accès refusé aussi à d'autres îles, parmi les mieux abritées, comme Pa Law Kar Kyan, Nar Kho ou Shwe Kyun, où ont été implantées des fermes perlières. Les Moken, qui récupéraient ici des huîtres à marée basse, se voient ainsi privés de cette ressource rémunératrice, ainsi que de l'ambre, du miel et des nids d'hirondelles (appréciés des gastronomes en Asie) pour lesquels des exploitants privés ont obtenu des concessions exclusives. ●●●



●●● Enfin, malgré leur connaissance innée des flots et des courants, les Moken peinent de plus en plus à harponner les raies et à attraper les calamars. Car les pêcheurs clandestins thaïlandais ont beau avoir été chassés, les Mergui sont désormais envahies par des chalutiers, pointus et fileyeurs birmans, qui martyrisent les fonds.

Un dinghy (canot) s'éloigne de notre bateau, le Sea Gypsy, pour s'amarrer momentanément à l'un de ces broyeur des mers. Là, des filets XXL aux mailles ultraserrées remontent une marmelade de coquillages, de sable et de bouts de poissons éviscérés, qui sont jetés à la pelle dans d'immenses jarres. «Nous ramenons tout ça au port pour en faire de la nourriture pour poulets», concède le capitaine, qui s'énerve quand on s'étonne que son bateau n'ait pas de nom. Puis il nous intime l'ordre de partir en singeant un égoïsme. A tribord, sur une flottille de petits chaluts à perche qui attrapent le pla thu, une espèce de maquereau, Aung Oo, 40 ans, un autre capitaine, bien plus urbain, lui, explique que les «racleuses» sont la plaie des Mergui, qu'elles exterminent les tortues et les dauphins, cassent les coraux... Et qu'elles ne respectent jamais non plus les trois mois d'interruption de la pêche nécessaires à la reproduction des poissons. «Cela fait quinze ans qu'on pêche ici pour des campagnes de deux mois, mais on gagne toujours plus difficilement notre vie car les eaux sont de moins en moins poissonneuses», assure Aung Oo.

Si certains pêcheurs birmans pillent sans discernement les fonds des Mergui, c'est qu'ils savent que leurs jours sont comptés. Au début des années 1980, le gouvernement thaïlandais a préféré ouvrir l'île de Phuket, gorgée d'étain, aux touristes plutôt qu'à l'exploitation du minerai, et donc chassé tous les mineurs. Suivant cet exemple, le pouvoir birman s'apprête à bannir totalement la pêche des Mergui pour y développer le tourisme et avoir ses «mini-Phuket». Plus de cinquante projets de complexes et d'hôtels haut de gamme sont prévus (trois à peine sont ouverts actuellement). On parle même d'aéroport. Certes, mousson oblige, la saison ne durera que six mois. Il n'empêche...

Quoi qu'il arrive désormais, l'impact sur une biodiversité exceptionnelle, avec cette jungle et ces récifs si longtemps inviolés, ne sera pas neutre.

«Pour l'heure, autour de la plupart des îles, la qualité du corail reste hors du commun, avec une croissance moyenne de 1,5 centimètre par an, explique le biologiste britannique Charles Rhodes, qui étudie la faune marine cernant l'îlot de Nga khin Nyo Gye. Le seul souci, ici, c'est le réchauffement des eaux, dont la température peine à descendre sous les 29 °C, ce qui affecte le corail.» Une simple plon-

gée au milieu de ces organismes colonisés de poissons-papillons, poissons-chirurgiens ou raies chauve-souris confirme la magnificence. Même impression en surface, dans l'épaisse forêt, où s'épanouissent des espèces rares, comme l'arbre du suicide (Cerbera odollam), dont le fruit rouge, appétissant, contient pourtant un redoutable poison.

«La faune et de la flore terrestres des Mergui est encore très préservée [même s'il n'existe aucune évaluation globale de l'archipel, faute de temps, de moyens et de chercheurs sur le terrain], abonde Miguel Garcia, biologiste de l'ONG Oikos. Je vois débarquer des scientifiques chevronnés qui "ont fait" la forêt pluviale d'Afrique ou la jungle amazonienne et qui, lorsqu'ils débarquent ici, ne peuvent s'empêcher de pousser des cris d'étonnement et d'admiration.» Le terrain de jeu de Miguel, c'est le parc national de Lampi, qui s'étend sur 205 kilomètres carrés. Un cadeau des dieux où la jungle est si dense qu'il faut dix heures pour se frayer un chemin d'à peine un mile (1,6 kilomètre) à la machette. Cette forêt sempervirente – dont les feuilles ne tombent jamais – comporte plus de 200 espèces d'arbres et une grande abondance d'animaux, oiseaux, pangolins, biches naines, macaques ou varans... Et en mer, quand le soleil agonise sur des flots incandescents et que les récifs qui affleurent çà et là luisent sous la lumière vespérale avec, pour seule bande-son, le friselis des poissons-volants sur l'écume ou la lointaine parade d'amour d'une loutre,

un sentiment prédomine : et si c'était cela l'émerveillement des premiers découvreurs, ces effluves d'absolu dans un ailleurs inexploré ? Longtemps oubliées des cartes et des hommes, les îles Mergui ne sont plus alors que songe et splendeur. Un monde perdu que peu ont vu et qui demeure, pour un moment encore, un rêve de voyageur. ■

Loïc Grasset

REPÈRES

DES CONFETTIS EN MARGE DE L'HISTOIRE

**II<sup>e</sup> millénaire av. JC** Arrivée des Moken, originaires de l'actuelle Taiwan. Ce peuple développe alors dans la région son mode de vie, caractérisé par la transhumance d'île en île entre les Mergui et Surin, dans le sud-ouest de la Thaïlande..

**XV<sup>e</sup> siècle** Premiers récits d'exploration de l'archipel par le marchand vénitien Nicolò de' Conti. Les Mergui sont alors sous la protection du royaume de Siam.

**1824** Les Mergui font désormais partie de l'Empire colonial britannique. Mais les Anglais n'installent pas de base sur ces territoires. Seuls quelques rares évangélistes s'y rendent, qui n'obtiennent pas de conversion.

**1948** L'indépendance de la Birmanie est proclamée le 4 janvier. Les Mergui sont interdites d'accès aux étrangers.

**1982** Grâce à la Citizenship Law, la loi sur la nationalité, les Moken, jusqu'alors apatrides, peuvent obtenir la citoyenneté birmane.

**1997** Les Mergui s'ouvrent au tourisme, mais seules de rares croisières, avec strictes conditions d'accès, sont autorisées.

**2004** Après le tsunami qui ravage l'Asie du Sud-Est, les Moken commencent à se sédentariser. Le peuplement des Mergui par des Birmans (des pêcheurs surtout), débuté en 1997, s'accélère.